

MCours.com

CHAPITRE I

DIRE LE MONDE : UN MONDE À DIRE

Mes pas s'enfoncèrent dans le lointain effacé par la densité des brumes. Bruits étouffés de semelles caoutchouc, je m'éloignais du tunnel qui un jour m'avait craché dans cette existence au Mal des mots. Là, ce qui me semblait être le dehors, une bruine cerclait le halo des lampadaires. Les lumières ambrées se liquéfiaient à mes pieds, tout comme le reflet bleuté des téléviseurs de ces salons hantés. J'avançai, déguisée de silence. Mes errances allèrent de vagabondage nocturne et sauvage aux traversées urbaines et clandestines. Des gouttières aux ruelles, les flots emportèrent dans la bouche d'égout les vestiges de l'être passé.

Je suis un Esprit exilé; on a détruit ma demeure. Ma nature est asphaltée et mon essence goudronnée. Désencadrée, je cherchais sens dans l'épaisseur des sens, un peu de moi, émietlée dans la poussière des illusions propulsée par les néons clignotants. Derrière une devanture marchande j'ai entendu un grand fracas. Le sol a tremblé, fissurant les édifices du pied à la cime. Les visages ont tombé et la lune a crié. Mon cœur a bondi et j'ai serré les poings. Non pas pour combattre l'ineffable, mais profiter de cette révolte pour jeter terre mes propres parois. Me libérer de cette façade mal construite pour créer une aire ouverte. Accueillir cette nature trop longuement bétonnée par un régime fossile. De son regard propre à elle, la matière m'a contemplé. Triomphaient alors en moi les forces des Ailleurs, tâchées à me réveiller.

« [...] vint à Nietzsche l'inspiration qui pousse l'homme à cesser d'être une bête dissidente,
celle qui avait abandonné dans la caverne originaire
un morceau de son cœur condamné à ne pas vivre.
Le divin naît à présent non de la conscience ni de la connaissance,
mais du cœur originaire du fauve qui ne connaît pas l'effroi. »
(Zambrano, 2006, 186)

1.1 Genèse

En état de méditation, les images grouillent en moi, crient leur vitalité. Elles graffignent et mordent les limites de l'espace qui leur appartiennent. Si je n'évacue pas, je me fige. Je me paralyse devant tant de vie. Un silence se crée pour accueillir. De mon regard serein de méditante, je les écoute. Est-ce suffisant ? Ces images continuent leur ronde, de jour comme de nuit. Elles rongent mon attention et bousculent ma quiétude. Elles hurlent leur intensité; elles doivent sortir pour se ventiler au dehors. Des images fabuleuses que je voudrais reproduire dans la physicalité qu'elles souhaitent rejoindre, mais dont elles ignorent les contraintes. Dans la pratique des arts, je les apprivoise et elles se calment, ces images-là. Mais arrive un autre obstacle. Comment reproduire tels quels les visages de mon imaginaire ? Impossible, ces images ignorent ne serait-ce la gravité terrestre, la linéarité du temps, ou encore les attributs des matières. Je me fige à nouveau tel un bouddha, mais je ne suis pas que cela. J'implose. Dans cette tempête astrale un souffle me traverse de part entière. Un souffle destructeur mais libérateur qui, à force de m'inspirer, s'expire et avec lui, tous mes tumultes. Mes images en voix m'attendent maintenant sur le papier vierge. Une partie de ma tête s'est enrobée de soie et se dépose, tandis que l'Autre œuvre à faire agiter mes doigts. De l'encre s'esquissent les contours de leurs silhouettes. Peu à peu, leurs vies traversent le tissu des réels jusqu'à ce qu'elles s'accrochent au vu et au su de tout un et chacune. Ainsi exhibées, elles s'apaisent et moi, je m'affole. Je suis multiple !

Plusieurs types de motivation peuvent nous conduire à s'inscrire dans une démarche artistique dans un cadre universitaire. Pour ma part, je cherchais tout simplement à me comprendre, à me situer dans ce vaste monde et trouver l'Art. Je me suis donc penchée sur la notion du langage, terrain cependant trop vague pour y enraciner des réflexions et pratiques fleurissantes. Alors je me suis penchée sur un autre intérêt, le corps. Une matière que l'on peut relier à l'élément terre où justement je pourrai m'enraciner. La métaphore « habiter la parole » m'est parvenue naturellement, devenant phare de ma recherche-crédation et qui, involontairement, prend

sillage dans la pensée de Heidegger. Cette pensée de l'habitation où demeure et poésie peuvent s'entrelacer si intimement qu'il me paraît capital d'y réfléchir en cette époque se vidant de son essence.

« L'homme moderne entre chez lui le soir épuisé par un fatras d'évènements,
divertissants ou ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces,
sans qu'aucun d'eux se soit mué en expérience. »
(Agamben, 2002, 22)

1.2 Une société séduite par sa propre mort

Pour débiter, dirigeons notre attention sur l'esprit du collectif, là où nous nous retrouvons. Cette culture qui nous concerne, nous construit et nous reflète. Mais avant toute chose, de quelle culture parlons-nous ? Pour nous éclairer voici une définition de Hervé Carrier tirée du *Lexique de la culture pour l'analyse culturelle et l'inculturation* :

« La culture, c'est tout l'environnement humanisé par un groupe, c'est sa façon de comprendre le monde, de percevoir l'homme et son destin, de travailler, de se divertir, de s'exprimer par les arts, de transformer la nature par des techniques et des inventions. [...] La culture, c'est la mentalité typique qu'acquiert tout individu s'identifiant à une collectivité, c'est le patrimoine humain transmis de génération en génération. » (Carrier, 1992, 134-135)

Nous pourrions généraliser le propos comme suit, en accord avec l'actuel sujet de recherche. L'être humain se crée dans le langage qu'il propage dans les environnements façonnés par lui tout comme la société se réfléchit dans l'image qu'elle produit d'elle-même. La fascination de nos structures permet de déployer nos habiletés techniques, mais peut paraître d'une extrême rigidité qui nous garde captifs par cette obsession de tout raisonner. Dans un tel édifice, poser le regard au-delà de nos champs de représentations s'avère difficile, voire impossible. Effectivement, nous vivons le plus souvent dans la projection de nous-mêmes plutôt que dans l'être même. Il résulte une culture trop facilement modulable par les gens épris de pouvoir, car désertée de notre

essence profonde et critique. La culture dérive trop facilement en valeur marchande. Afin que nous puissions produire de la culture en santé, il faudrait constater la dégradation de nos environnements et l'échec collectif face à notre entêtement. La mondialisation couplée avec le néolibarisme nous envoient dans un cul-de-sac. Pour maintenant, nous sommes asphyxiés par le poids de l'encombrement des futilités bon marché. Il s'agit donc d'un problème de *vitalisation culturelle*. En revanche, la dimension du rêve peut être conjuguée au réel afin de faire éclore des espaces symboliques où notre part sensible peut s'y séjourner. Nous aborderons cette idée au chapitre II, concentrons-nous d'abord sur l'aspect de la culture, là d'où on émerge.

Je vais tirer quelques traits de notre aveuglement face à notre faillite. Nous verrons que nos architectures sont peu enclines à la notion de l'habiter, du moins en accord avec notre être sensible et la nature. Nos espaces se détériorent pour nous être revendus à prix fort. La parole qui en jaillit ne fait que renforcer un schème de penser qui monopolise nos modes de vie. De plus, l'ère du virtuel menace notre intimité et intégrité, et nous n'avons pas le temps pour s'y intéresser. À vrai dire, nous assistons à l'effacement de soi pour garantir la survivance de notre ego, trop engagé dans la voie nous menant au suicide collectif.

1.2.1 Déshabiter la Terre

Lorsqu'on vit sur terre, on veut se regorger de lumière au bord d'une rivière, entendre le vent se balader dans les feuillages ou tout simplement s'asseoir sur un rocher et admirer. Des lieux naturels où notre corps se revitalise, se sent chez lui, nourri et compris. Quand on y songe, on se promène presque toujours sur du caoutchouc et de l'asphalte. On est rarement connecté à la nature. Le chemin dans les bois est préférablement pavé. On sacrifie aisément les paysages pour des bâtiments monstrueux, éphémères et destructeurs. Plusieurs d'entre nous sont reclus dans des bâtiments laids, sans âme et toxiques. Dans la lumière des néons on se pétrifie

au profit de quelqu'un d'autre ou d'un système étatique défaillant. Bien que de plus en plus on entend des entreprises, notamment du domaine virtuel, proposer une ergonomie de travail stimulante et innovante, la présence d'une réelle nature intégrée à nos besoins fondamentaux défaille encore. S'habiter soi-même dans ces conditions relève d'une volonté, d'un talent ou d'un déni.

En outre, la nature est asservie pour répondre aux prérogatives de notre société, soit pour la productivité, soit pour les loisirs. « La nature a longtemps été considérée par les humains comme une mère aux capacités nourricière illimitées. Mais avec l'expansion technologique et la croissance démographique, son caractère de finitude est apparu de plus en plus nettement. » (Guattari, 2014, 405) Le risque de la revivification artificielle des terres pour maintenir le rythme de nos gourmandises est largement décrié par l'écosophie. Le mouvement des arts ne laisse pas échapper le phénomène et traite le sujet de toutes parts. Pensons notamment au LandArt, le Upcycling (EcoArt) ou encore l'artivisme. L'urgence d'agir entraîne les artistes et collectifs à user d'ingéniosité afin de percuter l'idéologie ambiante et ainsi faire émerger une citoyenneté propice à la santé des environnements. Ce sont nos consciences que nous devons esthétiser.

1.2.2 Fanatisme rationnel

La conception de l'espace a son impact dans la façon de l'habiter. À ce propos, il est judicieux de retourner aux sources et de revoir quelques notions apportées par la philosophie grecque. N'a-t-elle pas en effet sculpté l'esprit occidental ? À cet égard, Aristote et Platon ont développé une perception et un langage pour mieux appréhender l'espace. Aristote a introduit dans *La Physique* le *topos* : un lieu distinctif de ce qui le compose. Il nous amène à une géographie facilement localisable et identifiable, une notion sur l'espace qui nous est familière. Contrairement au *topos*, la *chôra* telle que définie dans le *Timée* de Platon est insaisissable

et illimitée. « À la fois empreinte et matrice du devenir, et qui n'est ni l'être absolu ni l'être relatif, reste finalement impensable. » (Berque, 2012) Elle est la place occupée par la réalité sensible, de là où elle préserve sa nature et exerce ses fonctions. Nous reverrons plus loin ce concept, retenons pour le moment que nous avons hérité du caractère topologique du monde.

Cette façon de cartographier le monde nous a amené à vouloir tout catégoriser. Enfermer la nature et ses choses dans des tableaux *excel*. Observable, quantifiable et contrôlable : l'univers est régulé par l'ambition humaine en vue de faire régner ses propres rêves. Peut-être que les rêves sont source de pouvoir ? Et quels sont-ils justement ? Ne sont-ils pas censés guider la volonté du commun ? Mais nous, où voulons-nous aller ? Dans le silence généralisé nous désertons notre moralité au nom du salut de l'économie. Le néolibéralisme se suffit à lui-même, tant et aussi longtemps que nous calculerons ce monde en fonction de nos appétits.

1.2.3 La captivité des écrans

L'écran numérique connecté au réseau Internet est incontournable dans le fonctionnement de nos sociétés modernes. Il est devenu une interface culturelle qui ajuste notre rapport à nous-mêmes, à autrui et plus globalement au monde. Toutefois, cette mesure ne va pas sans heurts. La valeur de nos comportements se marchande, faussant dès le départ l'intégrité du réseau. Sans le vouloir tout en le sachant, nous cédon peu à peu nos droits à la vie privée à des entreprises que nous ne verrons probablement jamais. De plus, les algorithmes qui régulent nos activités quotidiennes amenuisent nos réflexes critiques. Notre langue régresse également par l'usage abusif de l'autocorrecteur et des émoticônes. En fait, nous négligeons nos espaces de vie pour se réfugier dans le virtuel, un univers filtré et esthétisé à outrance. En cette ère de l'individualisme, notre originalité est détroussée pour correspondre à une personnalisation préfabriquée.

Notre vie est exhibée, nous ne la vivons plus, nous la jouons. Les moments de rencontre sont vite lapidés par notre cellulaire brandit au bout de nos bras, comme si on portait là toutes les saveurs du monde.

1.2.4 Le temps piège

En cette société d'abondance, il serait absurde d'ajouter que nous manquons de ressources, pourtant si. Du temps assurément. Nous sommes prêts à nous conduire comme des imbéciles lorsque nous sommes au volant, en quête de secondes précieuses pour arriver plus rapidement à destination. Plusieurs parents se plaignent de ne pas pouvoir être plus près de leur progéniture. La démocratie s'étiole car pour bien fonctionner, on doit lui accorder du temps. La liste est longue, les symptômes nombreux. Cette blessure met en danger la société qui se veut humaine. Cette idée avancée par Harmut Rosa est intelligemment bien définie dans ses écrits. Sociologue, il part du constat que nous sommes affamés du temps et, par ce fait même, aliénés. « L'expérience fondamentale, constitutive de la modernité, est celle d'une gigantesque accélération du monde et de la vie et, par conséquent, du flux de l'expérience individuelle. » (Rosa, 2010, 87) Une expérience est à peine vécue que déjà les souvenirs photographiques nourrissent Internet. Nous sommes noyés dans les images que nous fabriquons sans prendre le temps d'habiter le moment. Artifices d'une vie remplie mais vidée de contenus, nous courrons déjà après le nouveau *buzz* qui nous fera sentir vivant, ne serait-ce que pour un court instant. La qualité de présence s'affaiblit; nous n'existons plus que dans l'image fantasmé de la vie qui, elle, demande de plus en plus de notre temps réel.

1.3 Problématique d'être soi (dans un monde aliénant)

Faire récit est un pas vers la libération des mémoires tourmentées. Dès lors, je ne cesse de m'émerveiller de cet effort admirable durant le paléolithique pour peindre sur les parois des cavernes. Puis lentement dans l'histoire, nous nous sommes détachés des animaux. Nous nous dressons. Notre crainte face à la nature se transforme en une volonté de l'assujettir et de la contourner. Nous nous déconnectons de la nature. Dorénavant nous projetons des figures humaines sur les phénomènes naturels. L'histoire s'écrit. Par les vainqueurs on s'entend. Se tyrannisent dès le berceau de la civilisation les élans humains vers une conquête des espaces, souvent destinée pour immortaliser leur mémoire. Face à l'appareil ornemental des politiques et des religions, nous nous plions, nous étouffons pour plusieurs notre part sensible afin de nous adapter à ce monde façonné par les autres et par leurs fantômes. On se brise et on se tait, afin de préserver le peu qu'on avait. Malgré tout, certains conservent leur étincelle, font briller leur marginalité jusqu'à faire briser les frontières de cette page où s'entassent nos histoires communes.

Mon objectif personnel est de brosser un portrait du chercheur tel que je suis actuellement afin de dégager les traits dominants conduisant à aborder le sujet *Habiter la parole* tel que perçu par mes singularités. On me considère neuroatypique, un terme plutôt confortable qui évite le questionnement puéril de situer la normalité. Il n'empêche que demeure une distance, une différenciation par rapport à la masse. Le besoin d'identification, cher à l'humain, amène le neuroatypique à devoir franchir un plus large fossé qui le sépare des autres. La difficulté réside en la préservation de ses *anomalies* tout en prenant place dans l'échafaudage social. Outre les efforts prodigués envers leur entourage pour faire accepter leur nature divergente, ils doivent également accueillir leur *différence* en leur être même, du moins, en ce qui me concerne. Exposer cet *écart* aux yeux des autres doit être une célébration à la diversité d'être ce qui, dans mon cas, demeure encore très difficile.

1.3.1 Neuroatypisme...

Depuis le moment que je me rappelle, je guettais mes pensées à savoir si c'était normal de les avoir ainsi qu'elles se présentaient. Je me référais à celles des autres, mais les perspectives sur la réalité de ces derniers ne s'accordaient pas aux miennes. En fait, les autres renvoyaient une image de moi quelque peu dysfonctionnelle. Je ne comprenais pas la valeur de l'argent, la mesure métrique du temps, les ruses pour m'accomplir ni le jeu des poupées. Ce qui m'intéressait et m'intéresse encore est l'être, mais je suis arrivée dans un monde qui prône l'avoir. Sans le savoir, j'étais victime du désenchantement du monde (Weber, 1917). En cette société capitaliste, les capacités de l'imaginaire sont reléguées au second plan. Les espaces où peut se déployer l'être sensible sont annihilés. Pour m'adapter, j'ai rejeté le pouvoir de mes rêves et je me suis tue. Enveloppée de silence, il me semblait devenir une automate vouée à nourrir le système mis en place par ceux qui ont du rêve à vendre.

Un autre obstacle de taille résidait dans mon trouble du langage. Avec une orthophoniste veillant à mes débuts scolaires, la dyslexie a accaparé mon enfance. On a bien tenté de me faire école en-dehors de ses heures, je finissais malgré tout à faire rougir mes examens. Cependant, avec le temps cette faiblesse est devenue une force grâce à la transmutation qui s'est opérée dans les arts. J'ai développé la capacité de m'exprimer durant mon adolescence d'abord par le dessin, l'expression corporelle puis la radio. Le dessin a été une base pour me construire une meilleure syntaxe de pensée. J'organisais mes idées ou me libérais de certaines tensions en de petits dessins semblables à des pictogrammes. Je mettais ainsi à nu mon gargouillis intime dans des gribouillis en marge de mes cahiers d'écolière : des images de pensées. (Caraës, M-C. et Marchand-Zanartu, 2011)



Figure 1 : pictogramme

1.3.2 ... une mutation cérébrale ?

Pour masquer mes écarts, je me suis vêtue d'ombres trop souvent. Des mensonges se sont amassés au fil des années et ont créé une croûte qui m'a étouffée. Heureusement, le geste se libère dans l'élan créateur et petit à petit, je me suis recréée dans les arts. Et puis, j'ai mis en doute ma parole. Les mots transportent une conduite tacite nous assujettissant à des automatismes, ce qui provoque une cristallisation de la pensée, de nous-mêmes. Aujourd'hui je souris car nous commençons à remettre en question le poids des mots et de reconnaître l'ambivalence de l'être. Le paradigme newtonien fait de plus en plus place à celui de l'indéterminé. Grâce aux avancées scientifiques, la physique quantique et la théorie des cordes entre autres, nous introduisons les principes d'incertitudes, d'imprévisibilité et d'influence entre l'observateur et l'observé. Les atomes forment un monde de potentialités ou de possibilités, plutôt que de choses et de faits. La pensée complexe d'Edgar Morin par exemple gagne du terrain. Les croyances s'ébranlent et se déploient. La conscience se libère d'une forme de localité absolue. Les rêves ou les imaginaires deviennent des facteurs nécessaires pour appréhender la réalité, ou devrait-on plutôt dire, les réalités.

En toutes époques, le domaine du divin est étudié par ses experts en vue de percer ses secrets. Depuis les années 80, les experts sont des neurologues. Ils s'intéressent à expliquer le besoin d'avoir foi en Dieu et aux expériences transcendantales sous l'optique des neurosciences. Ces recherches mènent à l'observation du comportement humain durant la méditation. À titre d'exemple, on peut citer Mario Beauregard de l'Université de Montréal. Il tente de démontrer, avec l'appui des religieuses carmélites, que l'expérience spirituelle n'est pas la résultante d'un cerveau en mal de fonctionnement, mais plutôt répond à une réalité extérieure à soi. (Beauregard et O'Leary, 2015) Bien sûr, chacun emprunte son propre chemin pour découvrir, l'un avec des outils de mesure et d'analyse complexes et l'autre avec sa propre expérience. Pratiquant la méditation Vipassana depuis quelques années, j'ai pu constater à quel point la réalité est d'apparence trompeuse. De mon expérience, j'arrive à croire que plusieurs réalités cohabitent. Et qui sait, peut-être que les espaces rêvent aussi ? Nous

sommes façonnés sans que nous nous en rendions compte. L'illusion de contrôle sur notre environnement immédiat est truquée par de subtiles poussées souterraines. Nous sommes des êtres qui se prolongent en des dimensions insoupçonnées, possédant ainsi des capacités créatrices étonnantes. Il serait fâcheux de ne s'arrêter qu'au caractère technique de notre univers.

1.4 Habiter la parole

Les termes *Habiter la parole* insinuent un problème ontologique qui, à sa plus simple expression, nous renvoie à cette question du « comment recevoir l'être », genèse de mes réflexions. Se poser la question revient à prendre l'entière responsabilité de son existence à l'intérieur de ses limites et possibilités. Devenir « maître chez soi » est un vecteur spirituel qui a guidé l'être humain dans toute son histoire. Aujourd'hui, nous connaissons Eckhart Tolle, auteur du célèbre livre *Le pouvoir du moment présent*. Il a emprunté plusieurs concepts de diverses religions et traditions spirituelles afin de développer sa propre formule basée sur son expérience personnelle. Bien sûr, il n'est pas de mon propos d'atteindre ici la paix intérieure en accord avec la nature par un processus artistique, mais nous pourrions nous en approcher. Ce que je propose plus spécifiquement est de dépeindre mon parcours en recherche-crédation dans la plus grande transparence possible afin de soulever les effets et les aspects de la qualité de résonance au monde sur une posture plurielle. Dans ce monde désenchanté, cet objectif ne peut s'accomplir qu'avec la puissance des rêves. Pour poursuivre en cette voie, je serai ici mon propre sujet. Pratique du témoin silencieux, une capacité que j'ai pu développer par l'exercice de la méditation, j'effectuerai à une forme d'exploration de la parole et des sens de l'habiter à travers ma subjectivité.

« La parole est : parole. La parole est parlante. Si nous nous laissons aller dans l'abîme que nomme cette phrase, nous ne nous perdons pas dans le vide d'une chute. C'est vers le haut que nous sommes jetés, dont l'altitude seule peut ouvrir une profondeur. Cette hauteur, cette profondeur, toutes deux mesurent de part en part un site. Pussions-nous

nous y acclimater afin de trouver le séjour où se déploie l'être de l'homme. » (Heidegger, 1976b, 16)

La forme poétique revêt les choses pour les dévoiler mieux qu'elle n'en cache, car c'est en elle que nous sommes capables d'écouter la parole du monde. Nous établissons un rapport à la terre et aux autres créant ainsi le lieu. Ce lieu n'existe pas que dans son occupation technique, physique, méthodique, mais également par une subjectivité sensible, déployée, plurielle, apte à faire surgir le sacré dans la nature des choses. Le rêve n'est pas bien loin, il attend son hôte sur le seuil. Cependant, en cette époque où prônent les valeurs néolibérales nous risquons de nous enfermer dans une perspective stérile ayant pour but de nous formater en un agent de consommation et de production. On ressent un vide, nos expériences s'épuisent de matière. L'individu doit donc se revitaliser auprès de lui-même dans une réelle rencontre avec la nature. C'est avec le pouvoir symbolique, issu de la capacité du rêve, que nous pouvons « habiter le monde en poète ». (Hölderlin, 1827) Ceci m'amène à ma question de recherche : « Jusqu'à quelle mesure la subjectivité plurielle est apte à faire éclore des espaces symboliques en accord avec la nature des choses et comment se manifeste-t-elle ? »

Étant donné que je me penche sur la notion d'identité et du rêve dans un rapport intime avec les espaces, un mouvement artistique a retenu mon attention. Nous verrons au chapitre III la « mythologie personnelle », un courant qui propose des œuvres narratives interrogeant notre perception du monde. C'est en son cœur que je mettrai en pratique ma présente recherche-crédation et ainsi, logée dans les arts, découvrir des facettes que nous réserve cette métaphore qu'est *Habiter la parole*.

« Le délire philosophique n'est rien d'autre que le désir ontologique qui porte l'âme vers l'être même. »
(Ghitti, 1994, 194)

1.4 Scénariser les matières : le pouvoir transformateur du récit

Le travail de l'artiste est une transcription de lui-même dans, et avec la nature. Ce dernier est habité par un rêve, une inspiration, une passion qu'il cherche à exprimer par sa voix, ses mains, son corps et surtout, par sa qualité de présence. Son geste créateur se fait voir, entendre, toucher, humer et ressentir. C'est donc dans les arts que je me confronte dans le tissu des réalités maillées aux rêves en vue de dégager des récits irradiants et s'imbriquant dans l'environnement. À ma manière, *je* m'écris dans les matières.

Je pourrais ici difficilement décrire la matière tant elle est versatile. Ses types de composants, le matériau, prennent leur sens dans la *praxis*. Le geste intentionnel et répétitif pétrit le mot pour qu'advienne un autre, plus précis. C'est la pratique qui définit le *matériau* de la matière. Lorsqu'on évoque la matière, on appelle habituellement à l'expérimentation : un caractère incertain face au faire. Il annonce la *possibilité*. Cela suppose une étape autre que la production elle-même. La matière est entendue lors de la conception d'un projet, lorsque le choix demeure ouvert, qu'il ne s'attache à aucun « matériau » particulier. Ou encore lorsque le projet est terminé, on parle de matière pour sous-entendre l'exploration préparatoire, intuitive et accidentelle. La matière, bien qu'elle compose une œuvre, ne s'y fixe jamais réellement. Scénariser les matières est donc une prise de position dans le temps et crée de l'espace. Ici, la notion d'espace, ou la matière qui le compose, demeure abstraite. L'art est souvent perçu comme une mise en forme de l'espace pour se révéler de lui-même.

Le verbe « scénariser » envoie lui aussi à une étape, le moment préparatoire consistant à l'écriture d'une pièce. Au lieu de suivre un plan préétabli, je propose de laisser les Ailleurs agir. Provoquer le temps pour laisser surgir une parole encore enfouie dans les plis de l'espace. On doit absorber le lieu, se fondre en lui, et ainsi appeler à une harmonisation de la présence au soi. Je propose dès lors une forme d'errance afin de nous décrocher de notre propre autorité et laisser le soin aux espaces de nous faire récit.